

En boca ajena

Adalber Salas Hernández

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salas Hernández, A. (2020). En boca ajena. *Moebius*, (166), 115–118.

En boca ajena

Texte original en espagnol de Adalber Salas Hernández,
traduit par Sonya Malaborza

Commençons par une banalité, une histoire qui se produit tous les jours sur une planète peuplée de sept milliards d'êtres humains incapables de demeurer bien sagement là où ils sont nés : deux personnes, chacune parlant une langue différente, tombent amoureuses. Non, n'exagérons pas, quand même, ne risquons pas un scénario trop doux : au lieu de parler d'amour, disons plutôt qu'elles se désirent. Elles se rencontrent dans un bar, dans un parc, dans le métro, à un congrès de médecine, dans la salle d'attente d'un hôpital, sur un site de rencontres, dans l'autobus, à un festival littéraire, en traversant la rue, dans un cours de langue, dans un pays où aucune des deux n'est née... Elles se rencontrent, elles se désirent. Timidement peut-être, du moins au début. Mais ces deux personnes rassemblent leur courage, s'approchent l'une l'autre, échangent un signe quelconque, salutaire et indispensable.

Un sourire, un geste qui sert de pont vers l'autre.

Une manière singulière de baisser les yeux ou de soutenir le regard.

Elles essaient de se parler, et c'est à ce moment qu'a lieu le premier court-circuit. Elles commencent par les salutations les plus usuelles dans leurs langues respectives. Elles s'expriment d'abord avec aisance, puis en choisissant leurs mots avec soin. Mais ça ne sert à rien. Dans leur bouche, les mots de tous les jours prennent une saveur étrange, métallique, et peu à peu ces expressions simples dont elles se servent normalement sans même y réfléchir deviennent complexes, excentriques. Méconnaissables, même.

Ce n'est peut-être pas une simple question de langue maternelle. Ces deux personnes n'ont peut-être tout simplement pas de langue en commun. Elles se côtoient, continuent de se fréquenter, établissent une sorte de relation, un espace partagé où tout est dénudé, réduit à son expression la plus minime, un lieu tenu à l'intérieur duquel elles peuvent souffler l'essentiel : des signes, des exclamations, des expressions faciales. Elles communiquent en se touchant, dans un langage fait de frôlements. Pour chacune, le désir existe, sans doute, mais il ne se coagule que dans la langue qui lui est propre – c'est là son habitat naturel, son lieu d'appartenance. Leur désir prend vie, fleurit à l'intérieur d'une syntaxe et d'un vocabulaire bien précis, un système doté de ses propres conjugaisons.

Au lit, ces deux personnes se parlent. Elles ne se comprennent pas, mais elles se devinent. Leurs phrases sont deux bêtes qui se heurtent dans le noir.

Il nous importe peu de savoir ce qui se passe entre elles à partir de ce moment. Peut-être réussiront-elles à trouver une langue commune, ou peut-être qu'elles finiront par s'exaspérer ou s'ennuyer. Ce qui est plus intéressant, c'est

ce moment d'incertitude, ce moment nébuleux où le désir érotique n'arrive pas à se cristalliser en une série de paroles que l'autre est en mesure de recevoir. Ce moment où, même si l'on réussit à apprendre quelques mots dans la langue de celle qui est devant soi, ces paroles ne sont qu'une collection de sonorités ardues qui râpent le palais. Un enchantement inutile, une clé dont on ne sait pas se servir.

Cette incertitude est contagieuse, elle se propage dans ce corps dont la topographie est d'autant plus mystérieuse qu'on ne connaît pas la langue locale. Pour la surmonter, on doit apprendre à travailler la folie, l'imprécision, la perplexité. Les habitudes sont différentes, on ne reconnaît pas toutes les coutumes... et aucune langue commune ne nous permettrait de négocier. Ici, l'amant·e se trouve dans la position du traducteur, de la traductrice. Ces deux créatures épidermiques existent grâce à la contagion – celle de la langue, du désir. Elles se trouvent toutes deux dans ce moment de vacillement, devant le corps étranger, cette anatomie inconnue couverte d'une peau qu'on ne sait pas parcourir.

Le désir, en ce sens, est un acte de lecture et de traduction simultanées. Pas d'interprétation, mais de traduction, une *conversion* active de la langue de l'autre dans une langue propre, une langue qui s'écrit à son tour, une langue coagulée. « To write is to be involved in this act of translation, of succumbing or leaning into another body's idiom¹. » Désirer, c'est se soumettre à l'attraction qu'exerce cet amoncellement de sens qu'on est sur le point de découvrir, qui se cache dans la bouche de l'autre. C'est répondre à l'appel des mots

1. Dionne Brand, *A Map to the Door of No Return. Notes to Belonging*, Toronto, Penguin Random House (Vintage Canada), 2011, p. 193.

qu'on ne sait pas décoder et qui, pourtant, vocifèrent. C'est s'incliner vers eux jusqu'à les faire tomber.

La personne qui traduit, quant à elle, ne cherche pas la transparence : sa tâche consiste à façonner l'opacité. Telle une amante, elle travaille à contre-courant le corps désiré, s'efforçant de le réécrire tout en conservant son inintelligibilité.